LES
Mélanges Religieux
Parraissent DEUX FOIS par semaine, les MARDIS et VENDREDIS.
Abonnement pour l'année £1 0 0

Mélanges Religieux,

Lettres.
Les Correspondances et les Lettres d'affaires doivent être adressées franches de port, au Rédacteur en Chef. Pour les Annonces, voir le tarif à la dernière colonne.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTERAIRES.

Volume 13. MONTREAL, VENDREDI 23 AOUT 1850. No. 98.

La Madone miraculeuse de Saint-Cyriaque.

[Nous empruntons à l'*Univers* le récit suivant que lui a transmis un correspondant et que nous trouvons inséré dans cette feuille à la date du 23 juillet.]

L'*Univers* a publié, dans son numéro du 10 juin, le récit que M. Artaud donne, dans son *Histoire de Pie VII*, de l'enquête faite par Bonaparte sur l'image miraculeuse de Saint-Cyriaque, à Ancône. Ce récit m'avait paru bien sec, bien incomplet et s'éloignant sur plusieurs points des détails traditionnels que j'avais reçus, en plusieurs circonstances, sur ce fait, dont la mémoire est encore si vivante à Ancône. J'ai donc cherché ce qui avait été écrit sur ce sujet, dont le prodige de Rimini fait revivre l'intérêt. Mes recherches ont été couronnées du plus heureux succès, et je puis mettre sous les yeux de mes lecteurs la narration faite par le chanoine Candelari, l'un des trois députés chargés par le Chapitre d'Ancône de porter au général Bonaparte, dans le palais Trionfi, la Madone miraculeuse.

Ce chapitre, peu connu de l'histoire de l'Empereur, est extrait d'un manuscrit autographe conservé dans les archives de la cathédrale d'Ancône, dont voici le titre : *Storia della miracolosa immagine di Maria santissima sotto il titolo della Regina di tuttii santi... etc... scritta dal deputato al suo Illtureca. Francesco Candelari l'anno 1796, e seguenti.* Le récit que nous traduisons forme le chapitre X, dont le titre est celui-ci: *Trasporto della miracolosa immagine al palazzo del signor Marchese Bonizio Trionfi. Quanto successe in tali circonstanza sino alla ripristinazione nella solita S. Capella.*

Ce n'est pas sur l'autographe lui-même que j'ai traduit, mais sur une copie authentique, que j'ai retrouvée dans le sommaire de l'enquête qui eut lieu en 1845, dans la congrégation des rites, pour savoir s'il y avait lieu de *confirmer l'élection qu'avaient faite la ville et le clergé d'Ancône de la Bienheureuse Vierge Marie, vénérée sous le titre de Reine de tous les saints pour sa patronne principale, et s'il convenait d'accorder un office et une messe propres pour la fête de cette madone, et pour le jour anniversaire des prodiges qui furent vus pour la première fois le 7 des kalendes de juillet, dans la célèbre Image de la Mère de Dieu, Reine de tous les saints.*

A la suite d'une discussion approfondie, qui ne contient pas moins de 146 pages in-folio, et où sont relatées et prises les dépositions des trente-huit témoins qui furent entendus en l'année 1796, alors que le prodige se faisait voir ainsi que les témoignages de quarante-trois personnes appelées en l'année 1844 à terminer l'enquête commencée en 1796, et interrompue par la révolution, et où l'on examine attentivement tous les monuments sur lesquels s'appuie le prodige, entre autres le livre du chanoine Candelari, la sainte Congrégation concède un office et une messe propres, et reconnaît ainsi la réalité du prodige et tante la valeur des monuments apportés à l'appui de la demande du clergé et de la ville d'Ancône.

Le récit historique que je vous envoie est donc puisé, comme vous le voyez, à bonne source, et il mérite toute confiance.

Bonaparte et la Madone miraculeuse de Saint-Cyriaque, à Ancône, en l'année 1797.

Dès le 8 février de l'année 1797, les troupes françaises victorieuses s'étaient emparées de notre ville, et Napoléon Bonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie, ne tarda pas à s'y rendre en personne. Voilà qu'aussitôt tous les patriotes et tous les jacobins se mirent à lui souffler à l'oreille, l'un après l'autre, des propos contre le prodige de Marie très sainte, tel que nous l'avons décrit. Selon l'un, c'était tout simplement un aveugle fanatisme populaire, produit et augmenté par la vive contrariété que le peuple, principalement des dernières classes, éprouvait de la venue des troupes françaises. Selon l'autre c'était une grossière fourberie entretenue par les prêtres, et particulièrement par deux chanoines de la cathédrale, Cyriaque Capoleoni et Joseph Cadelini, pour augmenter de plus en plus dans le peuple la contrariété dont nous avons parlé. Un troisième disait que c'était une supercherie très finement inventée par les mêmes chanoines, qui, à l'aide de certains fils et de certaines machines, avaient trouvé le secret de faire ouvrir et mouvoir les yeux à la Madone de la cathédrale, pour profiter des oblations faites par les fidèles. Tous lui représentaient artificieusement et malicieusement la nécessité d'enlever, le plus vite possible, cet objet de *fanatisme* et d'*imposture* (c'est à dire l'image de la Madone de tous les saints), s'il voulait empêcher le peuple de se soulever contre les Français, ce qui autrement ne tarderait pas à arriver. Dans l'espérance et même dans la certitude qu'ils avaient de voir bientôt l'effet de leur malice et de leurs perfides conseils, ces sacrilèges avaient déjà la témérité de répéter dans les cafés et dans les clubs : " L'imposture des prêtres est finie; leur Madone miraculeuse sera brûlée au milieu de la place. Le général, qui est fin, lorsqu'il aura touché de ses mains l'imposture, fera fusiller plus d'un de ces prêtres imposteurs." Sans doute tout le peuple ancônitain frémissait en entendant cette canaille jacobine insulter et dénigrer des personnes respectables à tant de titres, et surtout mépriser la vénérable et miraculeuse image de la très sainte Mère de Dieu. Mais, de même qu'à l'entrée des troupes françaises en cette ville, assurément par l'effet d'un miracle de la Madone, le plus grand calme et la plus grande tranquillité ne cessèrent de régner au milieu du peuple, la même chose arriva dans la fâcheuse circonstance dont nous parlons. Pendant que ceci se passait, le général en chef envoyait aux deux braves chanoines l'ordre de comparaître devant lui. *Ils obéirent, et comme il leur faisait de très vifs reproches* et les accusait de fourberie et d'imposture pour avoir voulu faire croire au peuple, à propos du prodige, ce qui n'existait pas, ils se mirent avec modestie, mais avec l'énergie que donnent des raisons évidentes, à se justifier. Mais grâce à l'opinion désavantageuse qu'avaient fait concevoir contre leurs personnes les calomnies dont on les avait poursuivis, le général ne se laisait pas persuader par leur justification, et les pauvres chanoines furent forcés d'en venir au parti de le prier de vouloir bien examiner et observer de ses propres yeux l'image sacrée, afin de voir s'il était possible d'y découvrir l'ombre d'imposture ou de tromperie. En conséquence de cette proposition, le 11 février le général fit savoir au révérendissime Chapitre que le soir, à la tombée de la nuit, on eût soin de faire transporter à la maison Trionfi, où il habitait, l'image sacrée, parce qu'il la voulait à sa disposition.

A la réception d'un pareil ordre, les révérends Chanoines se réunirent dans la salle capitulaire, afin de déterminer ensemble le moyen le plus convenable et le plus prudent pour exécuter un pareil transport. On régla donc que, pour éviter qu'il naquit dans le peuple, surtout dans celui des classes inférieures, quelque désordre, il fallait enlever la sainte image du lieu où elle se trouvait à une heure où le public ne pourrait pas s'en apercevoir. C'est pourquoi on ordonna de dévancer d'un quart-d'heure environ ce jour-là, l'heure du rosaire et la bénédiction, après laquelle, en tenant l'église fermée, on pouvait en liberté retirer de sa niche l'image sacrée, la placer décemment et bien recouverte dans une corbeille ou dans un panier, et la faire ainsi transporter au lieu indiqué, comme en effet la chose se fit. Le Chapitre crut devoir aussi, par la licence et par plusieurs autres bons motifs, nommer trois députés, qui furent les révérendissimes chanoines Cyriaque Capoleoni, Joseph Cadolini et François Candelari, et ceux ci, afin de ne pas se faire remarquer, suivirent toujours à quelque distance le gage sacré. Arrivés à l'heure fixée au palais indiqué, on plaça la sainte image dans une chambre d'où, peu de temps après, le général étant rentré de la promenade, on la transporta, par son ordre, au grand salon de son appartement, et l'on y fit venir les trois députés sus-nommés. L'un d'eux, après avoir retiré l'image sacrée de la corbeille, la plaça perpendiculairement *sur une petite table de marbre*, à la vue du général, de plusieurs officiers d'état-major, de la municipalité et de plusieurs autres personnes qui faisaient cercle tout autour. A peine le général l'eut-il regardée, qu'aussitôt on aperçut clairement sur son visage la surprise et l'étonnement ! et comme il lui était impossible de les cacher, il les laissa paraître au dehors en disant : " C'est une bien belle image ! elle est belle, très belle ! " Cependant les Chanoines députés se tenaient respectueusement aux deux côtés de la table, quand l'un d'eux eut l'idée de montrer au général ce qu'il y aurait à faire pour tirer la sainte image de sa boîte, si telle était sa volonté. Le général ayant manifesté que c'était son désir, on s'empressa de la lui mettre en main toute dépouillée et toute nue. Il l'observa avec la plus grande attention de toutes parts, tant sur le devant que par derrière et sur les côtés. Surpris plus que jamais de la merveilleuse beauté de l'image, il fit paraître comme au commencement, et même avec plus de force son admiration et le plaisir qu'il avait à la contempler. Après quoi commença le dialogue suivant entre le général et celui qui écrit cette histoire :

Après que le général eut de ses propres mains remis la sainte image sur la table, dans la position indiquée déjà, il se mit à parler en ces termes aux chanoines députés ; " Cette image est très belle ; mais où donc la voit-on mouvoir les yeux comme vous le dites ? Fanatisme ! superstition !.... Je crois aux miracles de Moïse et de l'Evangile, et vous ne devriez pas être aussi faciles que vous l'êtes à en admettre d'autres. Vous trompez le peuple et lui faites croire des mensonges... Vous voyez bien qu'en ma présence votre Madone n'ouvre pas les yeux. Que pouvez-vous me répondre de contraire ?" Alors, celui qui écrit ces lignes, se liant moins à son courage naturel qu'à la protection *puissante* de la Reine de tous les saints, commença à répondre avec respect comme il suit : " Citoyen général, si vous me le permettez, je vous répondrai ?" " Parlez, reprit-il"—" Dieu, répliquai-je alors, opère avec sa sainte puissance les prodiges quand il veut, comme il veut et où il veut. Ceci posé, et c'est chose incontestable, puisque Dieu est d'une part très libre de faire ce qui lui plaît au ciel et sur la terre, et que d'autre part il agit toujours selon l'économie admirable de sa providence, qui peut prétendre l'obliger de faire des miracles quand il plaît à l'homme ?"

" Vous parlez très bien, ajouta le général, mais je suis persuadé que ni à présent, ni jamais, Dieu n'a opéré le prodige d'ouvrir et de mouvoir les yeux de cette peinture, ainsi que vous le prétendez. La chose vous a paru ainsi, parce que la vue de l'homme est sujette à beaucoup d'erreurs, à cause de la réfraction de la lumière, ou à cause de l'effet de la lumière sur le verre, comme cela a lieu pour votre Madone. Il faut bien connaître les lois de la physique et de l'optique, et alors on découvre un simple phénomène naturel là où le vulgaire ignorant voit un miracle."—" Permettez, citoyen général, répondis-je, de vous certifier, non point dans le but d'en faire ostentation, mais seulement pour rendre hommage à la vérité, que moi aussi, grâce à Dieu, j'ai étudié les lois de la physique et de l'optique, comme vous venez de le conseiller si sagement, et c'est pour cela, je puis vous l'assurer, que dans le principe je n'ai point cru facilement un tel prodige, quelque ostensiblement qu'il me fût donné de le voir et de le revoir, en compagnie de beaucoup d'autres personnes. Mais quand, après les inspections et les expériences les plus exactes et les plus multipliées, j'observai le prodige dans la sainte image à la lumière des cierges et sans cette lumière, à la clarté du soleil et à la même clarté modifiée par les rideaux des fenêtres, de jour et de nuit, avec le cristal devant la peinture et le même cristal enlevé ; en ligne droite et en ligne traversale : à l'œil nu et à l'aide de lunettes ; l'ayant, pour tout dire en un mot, constamment observé, quelles que fussent mes précautions pour découvrir la moindre illusion possible de mes yeux, j'ai dû croire au prodige à fin de ne pas m'opposer à l'évidence. En y réfléchissant, j'ai dû remarquer avec étonnement que le prodige est si grand, que, chaque fois qu'il se renouvelle, la Toute-Puissance divine crée dans l'image ce que l'art de la peinture n'y a point exprimé à l'aide de la couleur. Remarquez en effet, de grâce, citoyen général ! Cette sainte image n'offre naturellement à notre vue que la partie basse de l'œil, le peintre l'ayant représentée dans l'attitude de la plus humble contemplation, et par ce motif, elle tient les yeux abaissés vers la terre et comme fermés. Et pourtant, maintes et maintes fois on les a vus *tout ouverts*, avec leurs couleurs naturelles, avec le mouvement de droite à gauche, en haut et en bas, ouvrant et fermant les paupières, comme peut le faire une personne vivante, et nullement (sans la toute-puissance créatrice) une toile morte comme celle-ci. Tout cela a été observé par plusieurs personnes de qualité et par trois peintres habiles, sans aucune ombre d'équivoque, lorsqu'on retira la sainte image de son encadrement, pour en faire la reconnaissance juridique, avait de commencer le procès ordonné par l'révérendissime Evêque. La même eut lieu quand le même prélat en voulut faire exécuter une copie *par un peintre italien ; on put faire la même observation* plusieurs autres fois, à la grande surprise de beaucoup de personnes qui en furent les témoins oculaires. Vous avez ici par bonheur le citoyen avocat Bonavia : daignez, citoyen général, l'interroger, et de sa propre bouche il pourra vous dire s'il est vrai que dans la première circonstance dont j'ai parlé, à la vue du grand prodige, il ne fut pas sur le point de se trouver mal, par suite de la surprise et de l'émotion qu'il ressentit. Lui-même aussi, en sa qualité d'avocat fiscal élu par la curie épiscopale, pour faire selon les règles prescrites le procès du prodige ; lui-même, j'imagine, pourra vous assurer que des centaines et centaines de personnes de tout sexe, de tout âge et de toute condition, ont déposé après un serment formel de la vérité et de la réalité de ce grand prodige si souvent répété."

Bonavia voyant que le général, bien loin de repousser son témoignage, semblait le provoquer par ses regards, se mit aussitôt de la façon la plus claire et la plus convaincante, à certifier au général l'exactitude et la vérité de tout ce qu'avait dit celui qui écrit ces lignes. Et le général, au lieu de le contredire recommença à regarder la sainte image. Comme elle portait alors sur la poitrine, ainsi qu'à présent, un ruban brodé de perles, de rubis et d'autres pierres précieuses, il se mit à parler ainsi : " Que servent à cette image toutes ces richesses ? La Madone n'en a point besoin : il vaut donc mieux les lui ôter et les donner à un conservatoire pour marier avec le prix qu'on en retirera une jeune fille." Et comme en prononçant ces paroles, il était tourné vers l'avocat susdit, celui-ci lui répondit respectueusement qu'il était maître de faire ce qu'il croyait bon. Alors le général étendit la main vers le ruban pour le détacher ; mais comme il était retenu par derrière avec un fil d'argent, il ne pouvait y réussir. C'est pourquoi le chanoine Cyriaque Capoleoni, avec sa permission, le détacha et le lui remit en mains. Il le prit, et revenant à sa proposition, il fit mine de vouloir le remettre à l'avocat, afin que celui-ci l'employât à l'avantage d'une jeune fille du conservatoire de la Providence ou de la charité. *Mais quoi ! dans le même moment s'étant retiré en arrière, il se mit à se promener dans le salon, se répétant plusieurs fois la même proposition, mais sans pouvoir jamais se résoudre à la mettre à exécution. Une telle irrésolution, qui certainement dura un temps notable, le changement fréquent de couleur, que chacun observait sur son visage pendant qu'il restait ainsi indécis et flottant, causa à tout le monde une grande surprise, son caractère n'étant pas assurément l'indécision, mais, au contraire, la promptitude dans les résolutions.* Il faut donc reconnaître en cette circonstance une main surnaturelle qui le retint, et même, à la fin, le détermina à un parti contraire. En effet, il est certain que, contrairement à ce qu'il avait dit si souvent, à la surprise universelle, on le vit à l'instant s'approcher de la sainte image pour lui restituer les bijoux, et même ordonner au chanoine Capoleoni de les replacer comme ils étaient. Plusieurs ont soupçonné, et non sans fondement si l'on considère les circonstances que nous venons de rapporter et les indices extraordinaires que l'on remarqua dans le général, qu'il vit le prodige dans la sainte image, et que, pour ce motif, il se détermina, à la fin, à faire ce que nous avons dit. Quoi qu'il en soit, le général finit, par ordonner de remettre la sainte image dans son encadrement et de la placer avec tous les égards convenables dans une chambre. Ce qui fut fait.

Après cela, le général s'étant retiré, les chanoines députés restèrent dans le salon, attendant le destin de la sainte et le leur, quand ils virent venir, au bout d'un moment, un officier qui, de la part du général, venait inviter les chanoines députés à dîner avec lui. Ils acceptèrent, et pendant le dîner il usa envers eux de la plus grande attention et de la plus parfaite politesse. Le repas fini, vers les quatre heures de nuit, le général s'étant de nouveau retiré dans son appartement, il fit appeler par un officier qui écrit cette histoire, et là, en présence de son seul adjudant Berthier, il reprit ainsi le dialogue, après avoir fait fermer toutes les portes des chambres voisines : " Il faut absolument enlever du milieu du peuple d'Ancône le fanatisme et l'illusion à laquelle il est en proie au sujet de votre Madone. Je pourrais la détruire d'un seul coup en la faisant brûler, et vous le mériteriez bien pour avoir fomenté le fanatisme. Mais... je fermerai les yeux sur le passé, mais non pas sur l'avenir. Je mets en vous ma confiance, et c'est pour cela que je vous ai fait appeler. Songez au moyen de faire enlever de l'église cette image."

En entendant cet ordre, pour dire la vérité, le sang se glaça dans mes veines. Mais plaçant, quoique indigne toute ma confiance dans la protection de Marie très sainte je répondis ainsi : " Citoyen général, je ne veux point recommencer la défense de la vérité et de la réalité du prodige de notre sainte image ; je ne m'arrêterai point non plus à me justifier ici avec mes confrères. Vous avez assez de sagesse et d'expérience pour comprendre le langage de la raison. Et c'est au nom de cette même raison que je vous prie de songer que le soin dont vous me chargez peut faire naître dans le peuple des troubles dont souffrira beaucoup la tranquillité publique ; car en voyant plus cette image, pour laquelle il professe une dévotion si particulière, il est certain que le peuple s'en affligera à l'excès ; et qui nous assure qu'il ne se livrera pas, à cette occasion, à quelques excès ? Il est vrai que si cela arrivait, Dieu nous en préserve ! vous pouvez bien vite, par la force le faire rentrer dans le devoir. Mais, vous le savez, certains expédients violents..."—" Je ne vous dis pas, interrompit le général, que vous l'enleviez absolument de l'église, mais mettez-la dans la sacristie, ou bien, après l'avoir couverte, placez-la sur un autel de votre église moins apparent."—" Toute innovation, croyez-moi, citoyen général, répliquai-je, est dangereuse, et je ne puis pas, veuillez m'excuser, m'en faire le garant."—" Il n'y a point à raisonner, finit par dire le général, je veux absolument qu'au moins l'image reste couverte et qu'on ne la découvre pas sans mon ordre ; autrement..... Avisez donc, vous autres, au moyen d'exécuter mon ordre le plus prudemment possible, sans que la population n'en sache rien, et je vous charge aussi de la maintenir tranquille."

Quel fut mon étonnement en recevant un pareil ordre, le devine qui pourra. Pourtant je dois confesser la vérité, à la plus grande gloire de Marie très sainte. Aussitôt passée la première impression qui me peignit au vif le danger, je me remis à parler en ces termes : " Citoyen général, il me revient fort à propos en mémoire que la veille de la fête de Noël, le Chapitre étant allé offrir ses vœux à notre éminentissime Evêque, ce prélat nous parla ainsi au sujet de la sainte image dont nous nous occupons : " A cause du grand prodige qui a eu lieu et qui continue, il serait plus convenable et plus direct de couvrir notre image miraculeuse de Marie très sainte, puis de l'exposer à la vénération du peuple seulement le samedi, pendant le saint Rosaire et pendant toute la journée aux fêtes de Notre-Seigneur et de la Mère de Dieu. Entrant dans ma pensée, une personne pieuse et bienfaisante a commandé dans le monastère de Saint-Barthélemy un beau voile brodé d'or. Aussitôt que je l'aurai reçu je l'enverrai à la cathédrale, afin que l'on puisse, ainsi que je l'ai dit, procurer un culte plus solennel et plus convenable de la sainte image."

" Les choses étant ainsi, aussitôt que ce voile sera terminé, voici quelle serait, selon moi, la meilleure manière à employer pour couvrir prudemment la sainte image. Dès demain on commencerait à répandre dans la ville que, pour les motifs que j'ai exposés, le citoyen évêque veut qu'on couvre la Madone, ensuite on la ferait trouver un beau jour toute couverte, et même on pourrait la couvrir sous ses propres yeux."

La très sainte Vierge voulut que le général trouvât parfaitement de son goût l'expédient que je proposais, et il l'embrassa sans hésiter. Seulement il ajouta : " Célébrez vous-même la messe demain matin à l'autel de la Madone. La messe finie, de l'autel même vous parlerez au peuple sur la convenance qu'il y aurait à couvrir la Madone, comme l'a prudemment ordonné le citoyen Evêque. Vous lui recommanderez le calme et l'obéissance à l'autorité qui commande, et vous ferez ensuite couvrir immédiatement l'image."

Après cette recommandation, le général ordonna qu'un officier et quatre soldats accompagnassent jusqu'à la cathédrale la sainte image et les trois chanoines députés, avec l'injonction de rester dans l'église jusqu'à ce que les mêmes chanoines eussent replacé sur son autel la sainte image, ce qu'ils firent ponctuellement.

Le respectable chanoine raconte dans le reste du chapitre comment le lendemain matin, après avoir dit la messe sur l'autel de la Madone, il fit un discours pour persuader au peuple qu'il convient de voiler la sainte image, selon le désir exprimé par le révérendissime et éminentissime Evêque, et comment, aux applaudissements de son auditoire, il recouvrit aussitôt la sainte image d'un voile de soie d'un riche travail.

Litterature.

La littérature est la carrière des belles lettres. Elle renferme la philosophie, l'histoire, la politique, les sciences, l'éloquence, la poésie, et un certain degré de connaissance de tous les beaux-arts.

Pour marcher dans cette vaste carrière, il faut un loisir entier, une application assidue, un sens droit, un esprit juste, et cette délicatesse de goût si importante pour polir l'esprit et former le cœur.

La littérature est donc l'ensemble de toutes les connaissances humaines. Il faut donc, avant que d'en traiter aucune partie, l'avoir profondement méditée, et avoir acquis sur toutes les autres, au moins la notion exacte des principes.

Il est d'usage de donner le nom de littérateur, à quiconque donne un livre ou une brochure quelconque au public ; mais le titre d'homme de lettres n'est point fait pour être ainsi prodigué : le faible écrivain d'un mauvais ouvrage, le pur bel esprit, et l'homme qui n'est pas savant, n'en sont point dignes.

Regardons comme un homme de lettres, celui dont les talens naturels, et propres aux grandes choses, ont été cultivés par l'application aux objets qui forment l'instruction et les vertus, dont l'aptitude à digérer les connaissances transmises, les développe, les étend, les applique à propos, et s'en trouve assez enrichi, pour qu'il se constitue en lui un nouvel ensemble qui puisse être offert comme un bien propre. L'érudition en est sans doute la base ; on estime peu cette érudition qui, résidant tout entière dans la mémoire, ne supplée qu'à l'absence d'un livre, et n'a plus de prix, dès qu'on rencontre le livre sous la main.

Des érudits de ce genre peuvent être d'une grande commodité aux gens de lettres, et leur éviter la peine de faire des recherches, si toutefois ceux-ci croient pouvoir assez compter sur la mémoire et la facilité de ceux-là. Ces érudits, d'ailleurs, sont aussi fatigans dans le

FEUILLETON.

LE CALENDRIER DE LA MANSARDE.

JANVIER.

Nous connaissons un homme qui, au milieu de la fièvre de changement et d'ambition qui travaille notre société, a continué à accepter sans révolte son humble position, et a conservé, pour ainsi dire, le goût de la pauvreté. Sans autre fortune qu'une petite place dont il vit sur ces étroites limites qui s'éparent l'aisance de la misère, notre philosophe regarde le monde, du haut de la mansarde, comme une mer dont il n'attend point la richesse et dont il ne craint pas les naufrages. Tenant trop peu de place pour exciter l'envie de personne, il dort tranquillement enveloppé dans son obscurité.

Non qu'il se soit retiré dans l'égoïsme comme la tortue dans sa cuirasse ! C'est l'homme de Térence, qui ne " se croit étranger à rien de ce qui est humain." Tous les objets et tous les incidents du dehors se réfléchissent en lui ainsi que dans une chambre obscure où ils décalquent leur image. Il " regarde la société en lui-même" avec la patience curieuse des solitaires, et il écrit, pour chaque mois, le journal de ce qu'il a vu ou pensé. C'est le calendrier de ses sensations, ainsi qu'il a coutume de le dire.

Admis à le feuilleter, nous en détacherons, de loin en loin, quelques pages, dans lesquelles le lecteur pourra suivre les vulgaires aventures d'un penseur pauvre et *ignoré* dans ces douze hôtelleries du temps qu'on appelle des mois.

1er *janvier*.—Cette date me vient à la pensée dès que je m'éveille. Encore une année qui s'est détachée de la chaîne des âges pour tomber dans l'abîme du passé ! La foule s'empresse de fêter sa jeune sœur. Mais tandis que tous les regards se portent en avant, les miens se retournent en arrière. On sourit à la nouvelle reine, et, malgré moi, je songe à celle que le temps vient d'envelopper dans son linceul.

Celle-ci, du moins, je sais ce qu'elle était et ce qu'elle m'a donné, tandis que l'autre se présente entourée de toutes les menaces de l'inconnu. Que cache-t-elle dans les nuées qui l'enveloppent ? Est-ce l'orage ou le soleil ?

Provisoirement il pleut, et je sens mon âme embrumée comme l'horizon. J'ai congé aujourd'hui ; mais que faire d'une journée de pluie ? Je parcours ma mansarde avec humeur, et je me décide à allumer mon feu.

Malheureusement, les allumettes prennent mal, la cheminée fume, le bois s'éteint ! Je jette là mon soufflet avec dépit, et je me laisse tomber dans mon vieux fauteuil.

En définitive, pourquoi me réjouirais-je de voir naître une nouvelle année ? Tous ceux qui courent déjà les rues, l'air endimanché et le sourire sur les lèvres, comprennent-ils ce qui les rend joyeux ? Savent-ils seulement ce que signifie cette fête et d'où vient l'usage des étrennes ?

Ici mon esprit s'arrête pour se constater à lui-même sa supériorité sur l'esprit du vulgaire. J'ouvre une parenthèse, dans ma mauvaise humeur, en faveur de ma vanité, et je réunis toutes les preuves de ma science.

(Les premiers Romains ne partageaient l'année qu'en dix mois ; ce fut Numa Pompilius qui y ajouta janvier et février. Le premier tira son nom de Janus auquel il fut consacré. Comme il ouvrait le nouvel an, on entoura son commencement d'heureux présages, et de là vint la coutume des visites entre voisins, des souhaits de prospérités et des étrennes. Les présents usités chez les Romains étaient symboliques. On offrait des figues sèches, des dattes, des rayons de miel, comme emblème de " la douceur des auspices sous lesquels l'année devait commencer son cours," et une petite espèce de monnaie nommée *stips* qui présageait la richesse.)

Ici je ferme la parenthèse pour reprendre ma position maussade. Le petit *spitch* que je viens de m'adresser m'a rendu content de moi et plus mécontent des autres. Je déjeunerais bien pour me distraire ; mais la portière a oublié mon lait du matin, et le pot de confiture est vide ! Un autre serait contrarié ; moi j'affecte la plus superbe indifférence. Il reste un croûton durci que je brise à force de poignets et que je grignote nonchalamment, comme un homme bien au-dessus des vanités du monde et des pains mollets.

Cependant je ne sais pourquoi mes idées s'assombrissent en raison des difficultés de la mastication. J'ai lu autrefois l'histoire d'un Anglais qui s'était pendu parce qu'on lui avait servi du thé sans sucre. Il y a des heures dans la vie où la contrariété la plus futile prend les proportions d'une catastrophe. Notre humeur ressemble aux lunettes de spectacle qui, selon le bout, montrent les objets moindres ou agrandis.

Habituellement, la perspective qui s'ouvre devant ma fenêtre me ravit. C'est un chevauchement de toits dont les cimes s'entrelacent, se croisent, se superposent, et sur lesquels de hautes cheminées dressent leurs pitons. Hier encore je leur trouvais un aspect alpestre, et j'attendais la première neige pour y voir des glaciers; aujourd'hui je n'aperçois que des tuiles et des tuyaux de poêle. Les pigeons qui aidaient à mes illusions agrestes ne me semblent plus que de misérables volatiles qui ont pris les tons pour basse-cour ; la fumée qui s'élève en légers flocons, au lieu de me faire songer aux soupiraux du Vésuve, me rappelle les préparations culinaires et l'eau de vaisselle ; enfin le télégraphe que j'aperçois de loin, sur la vieille tour de Montmartre, me fait l'effet d'une ignoble potence dont le bras se dresse au-dessus de la cité.

Ainsi blessés de tout ce qu'ils rencontrent, mes regards s'abaissent sur l'hôtel qui fait face à ma mansarde. L'influence du premier de l'an s'y fait visiblement sentir. Les domestiques ont un air d'empressement qui se proportionne à l'importance des étrennes reçues ou à recevoir. Je vois le propriétaire traverser la cour avec la mine morose que donnent les générosités forcées, et les visiteurs se multiplier, suivis de commissionnaires qui portent des fleurs, des cartons ou des jouets. Tout-à-coup la grande porte cochère est ouverte, et une calèche neuve, traînée par deux chevaux de race, s'arrête au pied du perron. Ce sont sans doute les étrennes offertes par le mari à la maîtresse de l'hôtel ; car elle vient elle-même examiner le nouvel équipage. Elle y monte bientôt avec une petite fille *ruisselante* de dentelles, de plumes, de velours, et chargée de cadeaux qu'elle va distribuer en étrennes. La portière est refermée, les glaces se lèvent, la voiture part.

Ainsi tout le monde fait aujourd'hui un échange de bons désirs et de présents ; moi seul je n'ai rien à donner ni à recevoir. Pauvre solitaire, je ne connais pas même un être préféré pour lequel je puisse former des vœux !

Que mes souhaits d'heureuse année aillent donc chercher tous les amis inconnus, perdus dans cette multitude qui bruit à mes pieds.

A vous d'abord, ermites des cités, pour qui la mort et la pauvreté ont fait une solitude au milieu de la foule ! travailleurs mélancoliques condamnés à manger, dans le silence et l'abandon, le pain gagné chaque jour, et que Dieu a sevrés des enivrantes angoisses de l'amour et de l'amitié !

A vous, rêveurs émus qui traversez la vie